

Fire » clôt à merveille les débats. Et même si, habitués au lo-fi de son premier disque, on écarquille encore parfois les yeux dès qu'une basse ou un clavier s'invite sans prévenir dans le mix, le Californien livre ici onze morceaux solides qui, dépouillés de certaines coquetteries de studio, menaceront l'intégrité de n'importe quelle scène où ils seront lâchés. Un disque qui nous tiendra au moins tout l'été.

M. ROCHETTE 7,5/10
hannielkhatib.com

CHURCH OF MISERY

Thy Kingdom Scum

(Rise Above)

STONER/DOOM LE COUTEAU ENTRE LES DENTS



Terrible. Pourtant, si ces foutus gaillards n'avaient pas été japonais, s'ils n'avaient pas fait preuve d'une obsession malade pour les tueurs en série (à quand un titre dédié à Émile Louis ?!) et si leur bassiste n'avait pas pris la mauvaise habitude de jouer penché sur sa quatre-cordes portée au niveau des genoux, pas sûr qu'ils auraient su attirer l'attention. À ça, il faut aussi ajouter une participation quasi systématique à chaque édition du Roadburn, des shows absolument dantesques malgré un line-up fluctuant et surtout un sens du groove irrésistible. Le secret de cette réussite réside aussi certainement dans le jeu du guitariste Tatsu Mikani, principal compositeur, toujours armé de sa fidèle pédale wah-wah. C'est elle qui mène la danse, peut-être même encore davantage que la guitare qui se contente souvent de plaquer des riffs et accords pro-Black Sabbath. Bon, on rigole toujours autant en repensant à la maxime ronflante et prétentieuse apposée sur *Masters Of Brutality* sorti en 1997 (« nous détestons les modes, nous détestons le mot "stoner", vive le doom ! ») alors que justement, c'est ce foutu sens du boogie qui les rapproche, quoi qu'ils en pensent, du stoner et qui leur a toujours permis de faire la différence au sein de la scène doom. Ainsi ce nouvel album n'échappe pas à la règle. Car même si quatre ans le séparent du disque précédent (*Houses Of The Unholy*), peu de choses différencient vraiment *Thy Kingdom Scum* du reste de leur discographie. Notons néanmoins le retour de leur chanteur Hideki Fukasawa, le Gaston Lagaffe (quelle coiffure !) à la voix éraillée et un peu taré qui, dixit Mikani, avait « complètement disparu des écrans radar pendant deux ans » après l'enregistrement de *Houses*, avant de réapparaître en 2011. Plus l'arrivée d'un énième second guitariste pour un album riche en effets psychédélics. D'ailleurs, certains titres comme « Cranley Gardens » brillent par leur aspect « jam enfumé » contrastant avec les riffs enclumes. Mis à part ça, la tradition est respectée : chaque titre est dédié à un tueur en série précis (au menu cette fois : Dennis Rader, Gary Heidnik ou encore Peter Kürten), Church Of Misery a de nouveau exhumé un « obscur classique 70's » pour en faire une reprise (« One Blind Mice » de Quatermass, auteur d'un seul album sur Vertigo en 1970) et sa musique s'avère encore fois d'une lourdeur et d'une efficacité imparables.

O. Z. BADIN 8/10
churchofmisery.net

PUCE MOMENT

Puce Moment

(Tsunami Addiction)

NOISE SPECTRALE



Cold wave ou noise ? Musique industrielle ou bruitiste ? Bien malin celui qui parviendra à ranger ce premier album éponyme – écrit et enregistré en 2012 dans un chalet sur la côte d'Opale, et masterisé par Joe Lambert (Animal Collective, Dirty Projectors,...) – dans une catégorie. C'est peut-être en ça que Pénélope Michel et Nicolas Devos, également membres et fondateurs du trio Cercueil, se démarquent de leurs contemporains : dans cette capacité à affirmer en un même élan

identité musicale et visuelle – l'énigmatique « Video Dada » a été créé dans le cadre d'un projet sonore et visuel du même nom, « L'Ombre » a quant à lui été composé pour *De quoi tenir jusqu'à l'ombre* du chorégraphe Christian Rizzo. Il faut dire que la musique de Puce Moment est à l'égale du court-métrage de Kenneth Anger auquel il emprunte le nom, atypique, mystique ou encore expérimental. « Fenstergang » fixe d'ailleurs immédiatement les ambitions de l'album : rompre avec les conventions, préférer les errances fantomatiques à la surproduction, inciter l'auditeur à écouter différemment, défier les normes dans lesquelles les musiques actuelles ont trop tendance à s'enfermer. Ainsi, mélodies indociles, atmosphère vaporeuse, groove indus et drones de guitares venimeuses se succèdent et s'imbriquent comme pour mieux céder à l'abstraction et à l'expérimentation. Mais l'incontestable apogée de cette entreprise de détournement est véritablement atteint en toute fin d'album. Le final « -R- » marque en effet le point de maturité d'une musique, en gestation depuis 2006, qui ne fait décidément pas de distinction entre les déflagrations sonores et les intentions contemplatives, mais qui s'avère être d'ores et déjà l'un des albums noise les plus passionnants de 2013.

M. DELCOURT 8,5/10
pucemoment.org/home.htm

QUEENS OF THE STONE AGE

...Like Clockwork

(Matador/Beggars/Naïve)

QUEENS OF THE POP AGE



Rarement nous aurons eu aussi peu envie d'écrire à propos d'un disque. Après avoir entendu tout autour de nous moult « *le dernier QOTSA est nul* », nous l'avons écouté lourds d'aprioris négatifs. Et pourtant, rien de « nul » sur ce *...Like Clockwork*, de bons titres même, comme ce « My God Is The Sun » ne payant pourtant pas de mine de prime abord, l'inaugural « Keep Your Eyes Peeled », titre heavy et légèrement tordu, « I Appear Missing », mélancolique et épique, ou même la ballade « ...Like Clockwork », probablement l'un des moments de ce disque ayant révisé nos camarades. D'autres aussi, certainement, mais au moment où nous écrivons ces lignes, notre *quota d'écoutes* du promo-streaming est épuisé (oui, ça se passe comme ça). Alors, Dave Grohl à la batterie ? Oui, très bien, mais lui, Jon Theodore ou Joey Castillo (aussi présents), on ne note pas de différence. Lanegan, Oliveri ? Pas entendu. Ne vous attendez donc pas à retrouver les ambiances de *Songs For The Deaf*. Elton John ? Oui, on lui doit à coup sûr les parties de piano, mais là encore, lui ou un autre... et Homme dans l'histoire ? C'est désormais certain, à l'instar de son ami gominé Patton, il se rêve crooner les matins devant la glace (« The Vampyres Of Time And Memory », « Kalopsisia »). Et n'hésite pas non plus à titiller les aigües – en mode pop, pas heavy metal – à plusieurs reprises. Là aussi, ce qui doit en horripier certains. Mais non, rien de « nul » ici en définitive, juste un Queens Of The Stone Age plus porté sur la pop, les mélodies, les arrangements un brin grandiloquents parfois, sans classique bien frontal de la trempe de « If Only », « No One Knows », « Little Sister », « Feel Good It Of The Summer », etc., à signaler. Pour l'instant, écouté dans ces conditions, *...Like Clockwork* nous incite plutôt à nous replonger dans la discographie des Queens que nous avions mis de côté ces dernières années. Ainsi nous réalisons que nous aimons toujours autant leurs trois premiers albums indémodables, que le quatrième comprend tout de même son lot de bonnes chansons, et qu'*Era Vulgaris*, dont nous ne gardions que de vagues souvenirs, s'avère bien plus intéressant que ce qu'on a bien voulu nous faire croire. Après seulement une dizaine d'écoutes inconfortables, *...Like Clockwork* n'a obligatoirement pas livré tous ses secrets, nos impressions ne sont que ce qu'elles sont, des impressions, et non pas un avis catégorique... De toute façon, vous l'aurez certainement tous écouté au moment où vous lirez ces lignes (car voilà le groupe qui récolte le plus de « Like » sur notre page facebook à chaque fois qu'une news tombe – suivi de près par Mogwai, Neurosis et Refused...)....

O. DRAGO WAIT AND SEE/10
mygodisthesun.com

WOLF EYES

No Answer: Lower Floors

(De Stijl)

NOISE



Si Nate Young et John Olson demeurent le noyau de base du « collectif mutant » après la défection de Mike Connelly – parti s'aventurer à plein temps dans Hair Police et Clay Rendering –, force est de constater que l'irruption d'un nouveau guitariste en la personne de James « Crazy Jim »

Baljo tourne une nouvelle page dans leur carrière. Bien que le groupe excelle toujours à mettre en sons une forme d'horreur primitive et viscérale, il coupe court à la routine *noise* qui menaçait de l'asphyxier pour aller explorer d'autres voies. Ce nouvel album, initialement auto-édité sous forme d'un coffret de quatre 45-t, pénètre dans un territoire où la tension et l'anxiété sont des sentiments domestiques, où la surenchère laisse la place au dénuement, où la distanciation prend le pas sur la vindicte – soit le contrepied même du trop-plein qui encombre tant de projets estampillés « noise ». *No Answer* opère donc un virage radicalement minimaliste et chaque son y gagne en autonomie : la voix, la guitare et les instruments à vent (clarinette, saxophone, harmonica) se distinguent clairement à l'intérieur de l'arsenal électronique qui les enveloppe sans jamais les phagocyter. « Choking Flies », le titre qui ouvre l'album, pénètre de plain-pied dans les artères d'un paysage désertique : celui des avenues de Detroit, théâtre d'un western post-apocalyptique où titubent des hommes-mutants livrés à eux-mêmes. Dans le registre rituel pour un monde futur, on est ici clairement plus proche d'Excepteur ou de Sightings que de l'allégresse rocooco d'Animal Collective et de la gentrification néo-hippie. Un tambour résonne, comme pour l'inauguration d'un cérémonial primitif, bientôt rattrapé par des coups de fouets électroniques et de longs couinements qui évoquent autant une sirène de police que le *pungi* d'un charmeur de serpents. La voix traînante de Nate Young, dédoublée en écho avec un léger déphasage, est pour la première fois intelligible, réveillant le souvenir de Royal Trux pré-1993. Mixée au premier plan, elle devient en elle-même un terrain d'expérimentation : sur « No Answer », elle est hachée et déformée jusqu'à la plus pure abstraction. Quant au morceau « Chattering Lead », il sonne à tel point comme un *outtake* de Throbbing Gristle que cela tient du miracle : on y retrouve les mêmes sonorités atonales et une boucle de synthétiseur qui obsède jusqu'à la nausée. Poisseuse et étouffante, quoique soluble dans une certaine forme de méditation, l'atmosphère déployée tout au long de l'album fait également appel à tout un imaginaire de films d'horreur ou de science-fiction dystopique, en particulier sur le morceau de bravoure « Confession Of The Informer » et ses douze minutes dépouillées à l'extrême, incontestablement l'un des sommets du groupe. Wolf Eyes y révèle toute sa capacité à développer une composition tout en retenue, avec des sons précis et clairs : un battement étouffé, une lame de fond spectrale, des riffs sporadiques – cela suffit à propager une tension sidérante et donne à entendre une autre facette du groupe, qu'on rapprocherait plus volontiers de Raime ou de Sunn O))), Une musique qui a le goût de la terre brûlée et offre une soupape pour l'imaginaire le plus *creepy* qui soit, tout en prolongeant en filigrane les méthodes de composition des pionniers de la musique contemporaine, à savoir David Tudor, Iannis Xenakis ou Jean-Claude Risset. Que les fans old school se rassurent : les suppurations électroniques, les embardees free-punk et les vomissures noise tiennent toujours le haut du pavé sur des titres comme « Born Liar » ou « Warning Sign », mais ce sont curieusement les seuls morceaux qui laissent comme un goût de déjà-vu. Associé aux fantasmes d'un futur retourné à l'état primitif, où l'urgence de vivre et la pugnacité priveraient sur la consommation et le confort, Wolf Eyes demeure fermement ancré sur des positionnements esthétiques qui sont à prendre ou à laisser, mais qui dénotent d'une croyance profonde en un art de l'entropie – et de la résurrection qui s'ensuit.

J. BÉCOURT 8,5/10
wolfeyes.net